LE SOURD,

OU

L'AUBERGE PLEINE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

PAR le Citoyen DESFORGES.

A PARIS;

Chez
- PAIN, Imprimeur, passage Honoré.
- MARADAN, Libraire, rue du cimetière André-des-Arts, No. 9.
- MARCHAND, Libraire, gallerie neuve du palais égalité.
- GOUJON, grande cour, *idem*.

AN II DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

72125

PERSONNAGES.

Mr. D'OLIBAN.
JOSÉPHINE, sa fille, amante de d'Orbe.
D'ORBE, amant de Joséphine.
ISIDORE, sœur de d'Orbe, amie et compagne de couvent de Joséphine.
Mr. D'ANIÈRES, jeune homme du Comtât, prêt d'épouser Joséphine.
SAINT-FIRMIN, amant d'Isidore et ami de d'Orbe.
Mme. LEGRAS, Aubergiste, (*accent provençal mitigé.*)
PÉTRONILLE, Servante d'auberge, (*accent provençal bien marqué.*)
Un VALET d'écurie.
Plusieurs valets d'auberge, etc.

N. B. Mme. Legras et Pétronille pourroient essayer de parler Provençal.

La scène est dans l'Auberge de St.-Omer à Avignon.

LE SOURD,
OU
L'AUBERGE PLEINE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'OLIBAN, M. D'ANIÈRES, *dans le sallon des voyageurs, d'une part*; (ils font un piquet), Mme. LEGRAS *dans son comptoir*, et PÉTRONILLE, *de l'autre.*

M. D'ANIÈRES, *tire sa montre.*

Ah çà ! mais dites donc, beau-père, cela n'arrive pas, cette jeunesse-là, et voilà qu'il se fait tard, au moins ?

D'OLIBAN.

Vous êtes bien pressé, mon gendre. Un moment, un moment : je l'attends, pour sûr, aujourd'hui. Une heure plutôt, une heure plus tard, cela ne fait rien ; et puis, il y en a encore trois mortelles d'ici au souper. Allons, quinte, quatorze et le point.

D'ANIÈRES.

Un moment, je ne suis pas capot, non.

D'OLIBAN.

Voilà votre femme qui arrive ; vous le serez de reste, mon ami.

D'ANIÈRES. *riant bêtement.*

Ah ! ah ! ah ! Les femmes font donc leurs maris capots quelquefois ? Eh bien ! c'est drôle cela ; mais il y a un moyen pour ne pas l'être.

D'OLIBAN.

Lequel ? Vous seriez bien malin, si vous l'aviez trouvé.

D'ANIÈRES.

Tout simple. Il n'y a qu'à ne pas jouer au piquet avec elles. (*Ils jouent.*)

D'OLIBAN.

Savez-vous bien que vous avez de l'esprit, mon gendre.

D'ANIÈRES.

Moi, si j'en ai ! plus gros que moi, et ce n'est pas peu dire. Eh bien ! Personne ne veut le croire, par jalousie de mon voyage à Paris, qui m'a formé prodigieusement: car, si vous m'aviez vu avant, j'étois bête, j'étois bête à faire plaisir.

D'OLIBAN.

Vous avez raison, vous êtes bien changé.

D'ANIÈRES.

Qui ? Moi ? Du tout au tout ; au point, voyez-vous, que je ne me reconnois pas moi-même. Je vous décoche un joli petit canembourg ...

D'OLIBAN.

Calembourg vous voulez dire.

D'ANIÈRES.

Oui, oui, canembourg, calembourg, on sait toujours bien ce que cela veut dire.

D'OLIBAN.

Cela veut dire que cela ne dit rien. Enfin, c'est à Paris que vous avez trouvé tout cet esprit-là !

D'ANIÈRES.

Oui, ma foi, et cela m'a coûté cher au moins, beau-père. Mon voyage de deux mois me revient à plus de mille écus. Aussi, quand j'ai vu que je gagnois de l'esprit d'un côté, et que je perdois de l'argent de l'autre, j'ai dit : voilà assez d'esprit à présent, mais on n'a jamais assez d'argent ; disposons le papa d'Oliban à me donner sa fille, et allons faire la noce dans mon pays. Dit et fait. Vous êtes venu bravement voir le local. Joli, n'est-ce pas ?

D'OLIBAN.

Il faut bien que je l'aie trouvé tel, puisque j'ai écrit sur-le-champ à ma fille de partir avec son amie, pour

venir voir la terre que je viens d'acquérir dans votre voisinage, près de la fontaine de Vaucluse.

D'ANIÈRES.

Vous ne lui avez donc pas écrit qu'il s'agissoit de son mariage avec moi ?

D'OLIBAN.

Non, pour lui ménager le plaisir de la surprise.

D'ANIÈRES.

Oh ! le bon père qui pense à tout ! Comme elle va donc être contente ! La pauvre petite ! Elle est charmante, d'honneur, et ce sera la perle du Comtat, quoique nos fillettes ici... Heim ! elles ne sont pas mal, au moins? Je dis nos fillettes, notre pays; je n'en suis pas, je suis original de Champagne, moi. Mais tout mon bien est ici, et je me crois impatronisé dans le canton à cause de cela; voilà tout.

D'OLIBAN.

Ah çà ! je commence, comme vous, à m'impatienter. Le jour tombe; laissons-là notre jeu et allons au-devant d elles.

D'ANIÈRES.

Volontiers.

(*Ils sortent et entrent dans la cuisine qui est vis-à-vis leur sallon.*)

D'OLIBAN, *à Madame Legras.*

Madame,s il vient deux jeunes personnes que j'ai désignées, vous les placerez où nous sommes convenus.

Mme. LEGRAS.

M., je n'ai plus que ces deux chambres-là, et personne ne les aura qu'elles; leurs noms, s'il vous plaît, afin de ne point confondre.

D'OLIBAN.

Joséphine d'Oliban et Isidore d'Orbe.

Mme. LEGRAS, *écrit.*

Bon, voilà qui est en règle. Pétronille, les nos. 19 et 20 pour ces deux dames qui vont arriver. Vous allez faire un tour, messieurs ?

D'ANIÈRES.

Oui, Madame, sur le pont d'Avignon, absolument.

Mme LEGRAS.

Il vous sera difficile d'aller jusqu'au bout.

D'ANIÈRES.

Bon ! parce qu'il est cassé par-ci par-là ? Et à la nage donc? Moi, tel que vous me voyez, je nage comme le poisson dans l'eau. Ah ! ah ! à propos, Mme. Legras, un fier souper au moins. Nous serons quatre. Six franc par tête ; heim ! On peut être bien traité pour ce prix-là. C'est moi qui paye, et le beau-père voit bien que je fais joliment les choses. Heim ! ah ça ! Qu'est-ce que je veux dire? Pétronille, tu mettras le couvert dans la chambre vis-à-vis celle où je dois coucher, et j'aurai soin de toi. (*lui prenant le menton.*)

PÉTRONILLE *le repoussant.*

Tout comme il vous plaira, M. je ferai mon devoir ; il ne tiendra qu'à vous de faire le vôtre.

D'ANIÈRES *à d'Oliban.*

Heim ! avons-nous de l'esprit dans notre pays ? Jusqu'aux servantes. C'est charmant.

D'OLIBAN.

Allons, partons, l'heure avance. (*à part.*) C'est un sot homme que monsieur mon gendre. Cela me fâche. J'ai été un peu vite. Patience.

D'ANIÈRES.

Venez-vous, papa ? (*D'Oliban sort avec d'Anières.*)

PÉTRONILLE, *en patois.*

Je ne sais pas si je me trompe, madame, mais cela fait une lourde bête que ce monsieur d'Anières ; et je plains d'avance la femme qu'il aura.

Mme. LEGRAS.

Tu n'y entends rien, ma fille. Il est bête et riche. C'est un trésor pour une femme qu'un homme comme cela. Ah çà ! Parlons peu et parlons bien. Souviens-toi, mon enfant, qu'il n'y a plus de place ici pour aucun voyageur, et pour or ou pour argent, qu'on ne reçoive plus personne que ces deux Dames. Je sors.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN.

Souffrez que je vous arrête, belle dame. Vous êtes sans doute, la maîtresse de cette auberge?

Mme. LEGRAS.

Oui, Monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

SAINT-FIRMIN.

Deux lits, s'il est possible, pour mon ami et pour moi.

Mme. LEGRAS.

Il n'est pas possible, monsieur; ma maison est pleine aujourd'hui, au point que je serai peut-être obligée de veiller moi-même, pour laisser ma chambre à quelqu'un.

SAINT-FIRMIN.

Si le choix tombe sur moi, il ne faudra pas vous déranger, madame.

Mme. LEGRAS.

Monsieur est militaire, on le voit; mais il dit les choses si joliment qu'on ne peut ni ne doit s'en fâcher.

SAINT-FIRMIN.

Fâcher les Dames! Ah Dieux! Les aimer, les défendre; en cas de besoin, toujours. Les offenser, jamais. Rire modestement avec elles, quelquefois, voilà mes principes. Cela me vaudra-t-il un lit à moi, et un à mon ami?

Mme. LEGRAS.

Monsieur votre ami est-il dans les mêmes principes, monsieur?

SAINT-FIRMIN.

Exactement.

Mme. LEGRAS.

Eh bien! vous êtes charmans tous deux, à juger de lui par vous, monsieur, et je crois--- que vous n'aurez de lit chez moi, cette nuit, ni l'un ni l'autre.

SAINT-FIRMIN.

Absolument.

Mme. LEGRAS.

Absolument. --- Vous savez le proverbe : *à l'impossi-*

ble nul n'est tenu. Ah ! voilà deux dames qui viennent de descendre. Je vais au-devant d'elles.

SAINT-FIRMIN (*à part*) (*passant dans le sallon des voyageurs et seul.*)

Ce sont elles. D'Orbe sera au désespoir, quand il saura qu'il ne peut pas loger ici. Quel dommage ! Le rapprochement étoit si heureux! Le papa d'Oliban veut se retirer à la fontaine de Vaucluse. Il y achette une terre. Il y appelle sa fille. Tout cela est bien. Le bon, mais imprudent père-de-famille ne se doute pas qu'il est dangereux de laisser aller ensemble, dans un voyage aussi long que celui de Paris à Avignon, deux jeunes personnes, seules dans une chaise de poste, et qu'il leur faut du secours en cas de besoin. L'amour voit tout.---- D'Orbe aime Joséphine. Moi, j'aime mademoiselle Isidore, sœur de d'Orbe. Qu'arrive-t-il ? Instruits réciproquement par elles, nous ne disons rien et nous les devançons, toujours *incognito*, sur la route. C'étoit ici le point de ralliement, le lieu de l'explication, et point du tout. --- Pas moyen d'y loger. D'Orbe se tuera. Il faut pourtant aller l'instruire chez mon oncle, où je l'ai laissé, et où nous coucherons cette nuit, faute de mieux. Partons. Nous verrons demain ce que tout cela deviendra. Comme ces dames sont long-temps à débarquer leurs paquets ! quel attirail, grands dieux ! que celui d'une femme qui voyage ! (*Il sort avec prudence.*) Tâchons qu'elles ne me voient point sortir.

N. B. *Pendant le monologue de Saint-Firmin, on a porté dans la cuisine tous les paquets de la voiture des dames.*

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, ISIDORE, Mme. LEGRAS, PÉTRONILLE.

Mme. LEGRAS.

PÉTRONILLE, allez donc voir s'il y a encore quelqu'un dans le sallon. Ces dames ne sont pas faites pour rester ici. Vos noms, Mesdames, sont comme vous avez bien voulu me le dire ?

ENSEMBLE.

Joséphine, --- Isidore ---

Mme. LEGRAS.

Cela suffit. C'est vous que j'attendois, et ma maison est fermée à présent.

JOSÉPHINE.

Ah ! ah ! Et comment donc cela, madame ?

Mme. LEGRAS.

C'est que tout est plein, et je suis toujours, à mon grand regret, obligé de renvoyer du monde ; témoin un jeune homme, tout-à-l'heure, un jeune homme très-aimable que je n'ai pu loger.

ISIDORE *a Joséphine.*

C'est peut-être lui : ah ! quel dommage !

PÉTRONILLE.

Ces dames peuvent passer dans la salle. Tout est prêt. (*Elles entrent.*)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, ISIDORE, *dans le sallon des voyageurs.*

JOSÉPHINE (*Toujours un peu langoureuse dans le rôle.*)

Que veux-tu dire, mon amie? c'est peut-être lui? Ah! ils pensent bien à nous tous les deux. Mon père m'ordonne de partir, pour le Comtat, avec ma tante. Ma tante est malade et me donne mon amie pour compagne de voyage, de l'aveu de mon père. Nous le disons à ces messieurs ; nous partons, et depuis ce temps-là, point de nouvelles.

ISIDORE, (*toujours vive et gaie dans tout son personnage.*)

Enfant que tu es ! Quand nous avons quitté (pour jamais, j'espère,) ce cher couvent où nous nous aimions tant, où nous nous ennuyons tant, où ton frère venoit, à son grand regret, te voir si rarement, où Saint-Firmin, son ami et mon amant, ne l'accompagnoit pas toujours; qu'avoient à faire ces deux braves chevaliers ? nous devancer et se taire.

JOSÉPHINE.

L'ont-ils fait ?

JOSÉPHINE.

Oui.

ISIDORE.

C'est qu'ils étoient là ?

JOSÉPHINE.

Mais, où sont-ils à présent ?

ISIDORE.

Pas loin.

JOSÉPHINE.

Trop. Que me veut mon père; me pardonnes-tu de relire sa lettre dernière, elle est courte : il écrit laconiquement, mon père.

ISIDORE.

Tant mieux ! c'est rare.

JOSÉPHINE.

« Ma fille; j'ai la terre en question. J'ai fait de toutes » façons dans ce pays de fort bonnes affaires. Tu y es » pour quelque chose, et je t'y attends le plutôt possi- » ble, avec ta bonne amie, qui en est justement, et qui » suppléera à ta tante, puisqu'elle est malade. Je suis, » etc. ton père.

P. S. Pars au plus vîte. » D'OLIBAN.

ISIDORE.

Tu y es pour quelque chose : voilà ce qui t'embarasses, n'est-ce pas? c'est pourtant tout naturel.

JOSÉPHINE.

Comment donc ?

ISIDORE.

Cela veut dire, en toutes lettres, que ton père t'attend pour te faire une donation de la terre qu'il vient d'acheter, à condition que tu épouseras mon frère ?

JOSÉPHINE.

A condition que j'épouserai ton frère qu'il ne connoit seulement pas. Il ne l'a jamais vu, et moi-même je ne l'ai vu qu'au couvent, où il venoit quelquefois.

ISIDORE.

Ah ! tu as raison. -- Je ne m'en souvenois plus.

PÉTRONILLE.

Mesdames, j'ai porté vos paquets, marqués à vos noms, Isidore et Joséphine, dans vos deux chambres. Elles sont voisines. C'est n°. 19 et n°. 20. Quand ces dames voudront, elles monteront chez elles.

JOSÉPHINE.

Tout à l'heure, mon enfant. -- *Elle tire sa bourse et lui donne quelque monnoie.*

PÉTRONILLE.

Vous êtes bien gracieuse, Madame. Je reçois toujours de bon cœur, quand c'est de bon cœur qu'on me donne.

ISIDORE *tirant sa bourse, à part.*

Voilà une brave fille -- *haut.* Tenez ma bonne amie!

PÉTRONILLE.

Allez, Mesdames, les honnêtes-gens en trouvent; soyez sûres que vous serez bien servies.

UN COMMISSIONNAIRE.

Y a-t-il quelqu'un ici qui s'appelle Joséphine?

JOSÉPHINE.

C'est moi, mon ami.

LE COMMISSIONNAIRE *lui donne un billet.*

Eh bien! Madame Joséphine! voilà pour vous.

JOSÉPHINE.

De quelle part?

LE COMMISSIONNAIRE *en confidence.*

Ça ne se dit pas, ça se lit.

JOSÉPHINE.

Mais, dois-je?

ISIDORE.

Allons, ne fais donc pas l'enfant, donne, je lirai, moi.

JOSÉPHINE.

Êtes-vous payé mon ami?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, Madame, par celui qui envoie le billet, mais pas par celle qui le reçoit.

JOSÉPHINE *lui donne quelqu'argent.*

Êtes-vous content?

LE COMMISSIONNAIRE.

Puissiez-vous l'être autant que moi, une belle et brave dame comme vous, vaut bien la peine d'être heureuse.

ISIDORE.

Que veut dire cette énigme ?

Il est ordonné, au nom de l'amour, de tout voir, de tout entendre, et de ne rien dire. Pas le moindre signe de surprise. On saura le mot.

Je m'y perds.

JOSÉPHINE.

Voyons l'écriture.

ISIDORE.

Contrefaite. -- Il y a quelque chose là-dessous, mais mon cœur me dit que l'explication de l'énigme sera agréable. Quelqu'un va venir, peut-être. Montons chez nous, et allons nous arranger pour le souper.

JOSÉPHINE.

Je te suis.

ISIDORE.

N°. 19 et 20. Cela ne sera pas difficile à trouver.

SCÈNE V.

Dans la cuisine.

PÉTRONILLE à Mme. LEGRAS.

ELLES sont charmantes, ces dames. Je cours leur porter de la lumière.

Elle apporte de la lumière.

D'ANIÈRES *arrivant avec M. d'Oliban.*

Eh bien ! Madame Legras, le souper est-il prêt ?

Mme. LEGRAS.

Tout à l'heure, Monsieur, et vos dames sont arrivées.

D'OLIBAN.

Je vous disois bien que je les attendois aujourd'hui, nous les aurions rencontrées sans vos remparts que vous trouvez superbes.

D'ANIERES.

Non, je dis, ils ne sont pas beaux, peut-être, les remparts d'Avignon, non, je dis.

D'OLIBAN.

Je dis qu'ils sont fort beaux, mais si nous avions été

au-devant des dames, je dis que cela auroit été plus beau encore.

D'ANIÉRES

Ah, cher beau-père! la tendresse maternelle. On la sent; allons trouver ces dames. *Ils sortent.*

Mme. LEGRAS.

Allons, déterminément, riche, ou non, voilà ce qui s'appelle un sot homme, et si l'une de ces deux Dames est assez malheureuse; mais que veut ce Monsieur qui s'asseoit cavalièrement auprès du feu, sans rien dire à personne. *Elle se leve et va à lui.*

SCÈNE VI.

UN VOYAGEUR, Mme. LEGRAS. *Entre un palfrenier.*

Mme. LEGRAS.

MONSIEUR, qu'y a-t-il pour votre service?

LE VOYAGEUR.

Jamais, Madame. Cela ne vaut rien. Et puis d'ailleurs ne vous dérangez pas.

Mme. LEGRAS.

Monsieur voudrait peut-être loger ici.

LE VOYAGEUR.

Comment! il n'y est pas encore. Je l'attends.

Mme. LEGRAS.

Qui, Monsieur?

LE VOYAGEUR.

Oui, Madame. Je suis bien aise de voir qu'il sera dans un excellente auberge.

Il s'asseoit sous le manteau de la cheminée.

Mme. LEGRAS.

Mais qu'est-ce qu'il me chante donc, ce Monsieur là, est-il fou?

LE PALEFRENIER, *arrivant.*

Non, Madame il n'est que sourd, mais il l'est, il l'est! enfin, bref il descend de son cheval, et il me le donne à conduire dans l'écurie. Je lui dis qu'il n'y a pas de place pour son cheval à l'écurie, ni

pour lui à l'auberge. (comme madame l'a ordonné.) Savez-vous bien ce qu'il me répond ? que son cheval est une belle bête, qu'il faut que j'en aie bien soin. J'ai beau crier, il n'entend pas mes raisons. Il me donne 24 sols sans se gêner, et il s'en va, en me laissant son cheval. Il a bien fallu lui trouver une place à c'te pauvre bête, et je suis venu vous conter tout cela; afin que vous avisiez ce que vous avez à faire.

Mme. LEGRAS.

Tout est vu. -- Il ne peut pas loger ici. Il n'y a pas de place ! Quand à son cheval, s'il ne gêne pas il n'y a qu'à le laisser. Il viendra le reprendre où il l'a mis.

LE PALEFRENIER.

Il ne gêne pas du tout, Madame, c'est une belle bête, en vérité; j'en aurai soin. Vous, Madame, chargez-vous du maître. *Il s'en va.*

Mme. LEGRAS.

Le voilà comme chez lui ! Il est bel homme ! c'est tout jeune. Quel dommage qu'une pareille infirmité ! -- Tâchons pourtant de lui faire entendre que je ne puis pas le loger ici --- *criant*, Monsieur, je suis bien mortifiée.

LE VOYAGEUR.

Pas tant, madame, il a fait fort beau aujourd'hui, je vous assure.

Mme. LEGRAS.

Quelle réponse. *Criant*, Monsieur, je ne puis pas vous loger.

LE VOYAGEUR.

Oui, Madame, j'ai trouvé le chemin superbe.

Mme. LEGRAS.

Voilà une plaisante conversation ! Il me parle beau tems, quand je lui parle pluie. Voyons donc encore une fois, *Elle crie plus fort.* Monsieur, je suis au désespoir.

LE VOYAGEUR.

Hein ! ah ! et moi aussi, Madame; cela fait un magnifique coup d'œil j'ai été tout étonné, vraiment

en arrivant ici. -- C'est la première fois.

Mme. LEGRAS.

Il n'y a pas moyen d'y tenir laissons-le là, dans le coin de cette cheminée, il n'y fait pas grand mal.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, D'ANIÈRES.

D'ANIERES.

Eh bien ! allons donc, madame Legras, vous qui êtes si serviable, si leste, si aimable, enfin, charmante, eh bien! allons donc, voilà nos deux jeunes dames prêtes, et nous ne sommes pas servis.

Mme. LEGRAS.

Un moment, monsieur, on est occupé à dresser la table. Vous êtes si pressé aussi, dans un jour où je suis accablée de monde.

D'ANIÈRES.

Pauvre petite femme ! plaignez-vous ! c'est de l'argent qui vous vient, hein, n'est-ce pas ?

Mme. LEGRAS.

C'est de l'argent qu'on paye cher, par la peine que l'on a à le gagner. Pétronille, servez donc ces dames.

D'ANIÈRES.

Savez-vous bien, madame Legras, qu'elle est charmante ma future ?

Mme. LEGRAS.

Votre future? eh! où est-elle? je ne la connais pas.

D'ANIÈRES.

Eh ! mon Dieu, l'une de ces deux demoiselles qui viennent d'arriver.

Mme. LEGRAS.

Ah ! ah ! et laquelle est l'heureuse personne?

D'ANIÈRES.

La plus jolie. Hein, j'ai bon goût, n'est-ce pas ?

Mme. LEGRAS.

Elle m'ont paru aussi aimables l'une que l'autre.

D'ANIERES.

Oui, sans doute, c'est fort bien, mais il y a toujours là un certain tictac; qui fait que, vous entendez, hein, *riant bonnement*, une préférence, et puis l'autre; moi je ne la connais pas. Je n'aime que les gens que je connais d'abord. Voilà pourquoi je.

Il veut embrasser Madame Legras.

Mme. LEGRAS.

Un moment, monsieur, si vous aimez toutes les femmes, moi je n'aime pas tous les hommes, il y en a même, qui à eux seuls me dégouteraient de l'espèce.

D'ANIERES.

De l'espèce humaine. Ah bien! vous ne la connaissez guères en ce cas là, c'est bien l'espèce la plus... Mais voilà comme vous êtes. Au fait, c'est celle qui s'appelle Joséphine d'Oliban, que j'aime, c'est celle que je vais épouser, c'est ici que je ferai la nôce, parce que dans mon château, on ne fait pas si bien la cuisine que vous, et je paierai-là, vous verrez, vous serez contente.

Mme. LEGRAS, *à part.*

J'en ai vu dans ma vie, mais de pareils; jamais.

PÉTRONILLE.

Vous êtes servi, monsieur. Ces dames vous attendent chez elles, avec l'autre monsieur, pour leur donner la main. *Ici le voyageur sort furtivement et gagne l'escalier.*

D'ANIÈRES.

C'est bon, j'y vais. Sans adieu, madame Legras, vous êtes une ingrate, mais c'est égal. Je vous aime, et quand j'aurai quelqu'argent à manger, ce sera toujours chez vous de préférence, entendez-vous belle indifférente.

Mme. LEGRAS.

Allez donc, monsieur, on vous attend.

Il lui envoie un baiser et sort.

Eh bien! sacrifiez donc de jeunes et aimables personnes, à des animaux de cette espèce et si le sacrifice

se

se fait, s'il en arrive malheur, accusez donc la pauvre innocente victime. Voilà pourtant ce qui se voit tous les jours. Oh! que je la plains, celle qui doit s'unir pour la vie avec un pareil être. Dieu veuille que quelque coup imprévu détourne cette union, dont il ne peut résulter qu'infortune et disgrace, pour une aimable et intéressante fille. Allons voir si tout est dans l'ordre. Dans mon maudit état, je n'ai pas un moment de repos; mais j'ai la consolation de voir que tout le monde est content, et cela me dédommage de la peine que je me donne. *En se reprenant.* Ah! ah! Je ne vois plus mon sourd. Il sera allé à l'écurie tenir compagnie à son cheval. Allons à nos affaires. *Elle sort.*

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente d'un côté la salle à manger, de l'autre, la chambre à coucher indiquée. Il est Miparti comme dans le premier acte.

N. B. La chambre à coucher est obcure, la salle a manger, seule, est éclairée.

SCÈNE PREMIERE.

LE VOYAGEUR *seul, à une table de quatre couverts, sur laquelle est une espèce d'ambigu. Il parcourt son porte-feuille, les coudes appuyés sur la table, et dit, au moment où il voit entrer Pétronille, en se parlant à lui-même.*

A Marseille 66,000 liv., c'est de l'argent sûr. A Bordeaux 155,080 livres: il y aura quelqu'embarras pour l'entier remboursement, mais je suis humain d'une part et de l'autre j'ai le tems d'attendre.

PÉTRONILLE.

C'est un homme comme il faut, à ce qu'il paraît, il est peut-être de la compagnie de ces messieurs. Allons chercher madame, justement la voici.

SCÈNE II.

LE VOYAGEUR, Mme. LEGRAS, PÉTRONILLE.

Mme. LEGRAS.

Eh bien, tout est-il prêt ? que fait cet homme ici ?

PÉTRONILLE.

Chut, ne dites rien, madame. Écoutons.

Mme. LEGRAS.

Je n'ai garde de parler ; il est sourd à faire peur.

PÉTRONILLE.

Eh donc ! il est sourd, ce pauvre jeune homme, ah ! bien ! être si riche, et être sourd ! *c'est triste.*

Mme. LEGRAS.

Comment riche ! d'où le sais-tu ?

PÉTRONILLE.

Tout-à-l'heure il parloit de 10000 livres, comme nous parlons d'un écu nous autres, et cela tout en causant avec son porte-feuille. --- Ah ! le voilà qui le referme.

LE VOYAGEUR, *très-fort.*

La fille.

PÉTRONILLE.

Vous voyez bien, madame, qu'il crie comme un sourd; lui répondre est inutile.

LE VOYAGEUR, *sans regarder.*

De l'eau pour me laver les mains. *Elle lui en apporte, il laisse tomber un écu dans l'aiguiere.*

PÉTRONILLE.

Monsieur, vous avez laissé tomber quelque chose là dedans.

LE VOYAGEUR, *après s'être essuyé les mains.*

Ah ! c'est vrai, je ne t'ai encore rien donné, ma bonne amie, tu fais bien de m'en faire souvenir, car j'ai des distractions souvent, et cela est cause que...

PÉTRONILLE, *à Madame Legras, qui arrange tout sur la table.*

Tenez, madame, voyez un peu, ah ! bien qu'il vienne souvent ici des sourds qui ayent de pareils distrac-

tions. -- Je ne suis pas intéressée, mais je les servirai de tout cœur.

Mme. LEGRAS.

Il est inconcevable, cet homme. Ah, çà mais, cependant, Pétronille, écoute donc, ma fille, il ne peut pas rester là décemment. Ces messieurs, ces dames qui vont venir, qui ont fait faire un repas à part, tout cela.

PÉTRONILLE.

Eh Madame que vous importe ! Je me fais fort de tout. Allez reposer, que vous en avez de besoin. Laissez à moi le reste de toute cette affaire.

LE VOYAGEUR, *à lui-même, et tirant sa montre.*

On soupe tard ici. Il est dix heures et demie passées, il faut que je parte demain à la pointe du jour. J ai faim, soif et sommeil. La fille. --- Ah ! te voilà ! Eh bien ! quand mange-t-on dans ce pays-ci ?

PÉTRONILLE.

Tout-à-l'heure, Monsieur.

LE VOYAGEUR.

Non, ce n'est pas cela que je te demande : que diable ! je sais bien que tu es gentille ; mais moi j'ai faim.

Mme. LEGRAS.

Eh bien ! on te fait des complimens, ma fille, tu dois être contente !

PÉTRONILLE.

Ah ! cela m'arrive assez souvent, soit dit sans vanité. Mais voilà tout notre monde. Que vont-ils dire quand ils le verront là ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. D'OLIBAN, JOSÉPHINE, ISIDORE, D'ANIÈRES.

JOSÉPHINE ET ISIDORE.

AH ! Dieu ! *le voyageur ne retourne pas la tête et ne se dérange pas.*

D'ANIÈRES.

Eh bien ! Qu'est-ce que vous avez donc, vous autres?

D'OLIBAN.

Qu'est-ce que c'est que cet étranger qui est là fort tran-

quille à feuilleter son agenda, et ne s'apperçoit seulement pas que nous sommes ici ?

Mme. LEGRAS.

Messieurs, c'est un homme singulier, voilà tout ce que je puis vous en dire. Je m'en suis amusée, amusez-vous-en à votre tour. Je vous laisse avec lui. Tirez-vous-en comme vous pourrez.

D'ANIÈRES.

Ah ! cela sera bientôt fait ! allons, Monsieur, ayez la bonté, s'il vous plaît, de décamper delà, ce n'est point ici une table d'hôte.

LE VOYAGEUR.

Non, Monsieur, quelque politesse que l'on me fasse, e n'accepte jamais la place d'honneur. Je suis parfaitement bien ici. J'y reste.

D'ANIÈRES.

Il est bien question de place d'honneur ou de déshonneur ; vous n'avez point de place ici ; ainsi, allez-vous-en.

LE VOYAGEUR.

Monsieur, vous me comblez par tant d'honnêteté ; croyez que j'en sens tout le prix; mais je ne quitterai point cette place : c'est la seule qui me convienne avec d'aimables étrangers comme vous.

D'ANIÈRES.

Ah ça mais ! qu'est-ce que cela veut dire, voyons ? car moi je n'y comprends rien.

D'OLIBAN.

Cela est fort aisé à comprendre, c'est que ce jeune homme, (aimable d'ailleurs, à ce qu'il paroît), a le malheur d'être sourd.

D'ANIÈRES.

Ah ! que ne disiez-vous donc cela tout de suite ; j'ai la voie forte, et je m'en vais lui parler sur un ton qu'il faudra bien qu'il entende. *Criant.* Monsieur, il n'y a point de couvert ici pour vous.

N. B. *Dans cette intervalle, les deux jeunes personnes s'étoient placées d'une maniere à laisser une place à côté*

de Joséphine ; Monsieur d'Oliban étoit debout, ainsi que d'Anières.

LE VOYAGEUR.

C'est une tyrannie que ce genre de politesse-là ! elle a pourtant sa douceur. Allons, monsieur, puisque vous le voulez absolument, je vais me mettre entre ces deux dames, si elles veulent bien y consentir.

JOSÉPHINE.

Mon père, mettez-vous donc là à côté de moi.

D'Oliban se place.

D'ANIÈRES.

Eh ! moi donc dans tout cela ? Voyons !

ISIDORE, *avec humeur.*

Mais, Monsieur, si vous ne finissez pas, nous ne souperons pas d'aujourd'hui. Cet homme est sourd, mais il a l'air fort honnête ; il n'entendra pas ce que nous pourrons dire, ainsi faites monter un convert, et mettez-vous là.

D'OLIBAN.

Mademoiselle a raison ; c'est le plus court : monsieur se croit dans une auberge à table d'hôte. Il est privé du bonheur d'entendre. Laissons-le tranquille, et n'ajoutons pas à son infortune.

D'ANIÉÈES.

C'est toujours. *Il crie.* Pétronille.--C'est toujours. *Il crie.* Un couvert. ---Fort désagréable, et justement il se met entre les deux dames, encore.

LE VOYAGEUR.

La place d'honneur, à moi qui n'ai pas celui d'être connu. C'est une faveur qu'on rencontre rarement en voyage, et sur-tout si gracieusement accordée ! oh ! je m'en souviendrai, monsieur, je vous assure.

D'ANIÈRES, *brutalement.*

Monsieur, il n'y a pas de quoi ; Pétronille.

PÉTRONILLE, *de la maison.*

On y va. *Elle paroit.* Qu'est-ce qu'il vous faut ?

D'ANIÈRES.

Eh parbleu tu le vois bien ! un couvert, puisque ce

maudit sourd veut absolument souper avec nous, et prendre ma place encore. Allons, allons dépêche-toi. Au reste, il paiera son écot toujours.

PÉTRONILLE, *appartant un couvert en riant.*

Ah ! ah ! ah !

D'ANIÈRES.

Eh bien folle ! de quoi ris-tu donc, voyons ?

PÉTRONILLE.

Je ris de voir qu'un sourd l'entend mieux que vous qui avez de fières oreilles pourtant. Allons, Monsieur d'Anières mettez-vous là, et mangez bien puisque c'est vous qui payez généreusement. *Pendant ce temps le Voyageur mange et boit à proportion.*

D'OLIBAN.

Comment voulez-vous qu'un homme comme il faut ne paye pas dans une auberge la dépense qu'il y fait.

LE VOYAGEUR.

C'est excellent en vérité ! voici une des meilleures auberges que j'aie rencontré de ma vie, et la compagnie sur-tout ; Monsieur, oh ! ses politesses sont d'une délicatesse. Voilà d'excellentes perdrix, Mesdames, si j'osois.

ISIDORE.

Comme il découpe avec grace ! Monsieur d'Anières, il est aimable au moins ce pauvre sourd là !

D'ANIÈRES.

Qu'est-ce que cela me fait à moi, nous aurions sans lui jasé de nos affaires, vous et le papa, au lieu que--

D'OLIBAN.

Encore une fois, qui nous en empêche, puisqu'il est sourd ? tenez, voyez, il ne pense pas à nous seulement, il mange. ---

D'ANIÈRES.

A faire trembler ---il paiera double.

JOSÉPHINE.

Mais vous qui parlez, vous ne mangez pas mon père.

D'OLIBAN.

Je m'amuse de l'appétit de ce jeune homme, il dévore tout en vous regardant l'une et l'autre avec des yeux

de feu. Il paroît qu'il n'est pas ennemi des dames.

ISIDORE.

Qui peut l'être monsieur ?

D'ANIÈRES.

Cela fait un aimable convive, en vérité, il mange tout, boit tout, ne dit rien, etc. N'entend rien.

JOSÉPHINE.

Eh bien! il ne redira rien, et c'est un grand avantage. Car dans vos repas, messieurs, vous vous émancipez devant des gens que vous croyez sourds, et qui pour votre malheur ne le sont pas toujours.

LE VOYAGEUR.

Pardon si je vous intéromp, mademoiselle, ne disiez-vous pas que nous voilà à la fin des beaux jours ? non pas dans ce pays-ci où je m'apperçois qu'ils recommencent. Aussi c'est un climat --- ah ! on me l'avoit bien dit---un climat superbe !

ISIDORE.

Il faut que je m'amuse à faire la conversation avec lui.

D'ANIÈRES.

Oui, une jolie conversation, à bâton rompu. Vous lui direz blanc, il vous répondra noir.

ISIDORE.

Il se fait bien des conversations comme cela entre gens qui ne sont pas sourds.

JOSÉPHINE.

Pourquoi s'amuser du malheur de ce jeune homme, n'est-il pas assez à plaindre ?

D'OLIBAN.

Ma fille a raison, ma belle demoiselle; les infortunés ont droit à notre compassion.

ISIDORE.

Le grand mal de le questionner, et de rire de ses réponses qui, probablement, seront si galières.

En ce moment d'Anières va pour prendre un morceau dans le plat: le voyageur le gagne de vîtesse et s'en empare lui-même.

D'ANIÈRES.

Eh bien ! comment le trouvez-vous? il me prend justement le morceau que je voulois. Ah! passe pour sourd, mais morbleu, il n'est pas aveugle.

D'OLIBAN.

Eh bien ! prenez autre chose ; il y a de quoi manger sur la table.

ISIDORE.

Voilà bien du bruit pour une aile de perdrix. Ah ça je commence, et je m'en vais crier bien haut. Monsieur, est-ce de naissance, ou par accident que vous avez cette fâcheuse infirmité.

LE VOYAGEUR.

Non, mademoiselle, j'y suis venu pour affaire; et pour une affaire même sérieuse, et très-sérieuse.

ISIDORE *criant.*

Vous voudrez bien nous la dire j'espère.

LE VOYAGEUR.

Plait-il? non mademoiselle, il ne s'agit pas de mon père; c'est un Oncle que j'ai dans ce pays-ci, et qui veut marier ma Cousine à un espèce d'imbécile, et contre son gré, comme de raison. Mais mon Oncle est bon et je vais dès demain tâcher d'arranger les choses de manière à ce que ma Cousine échappe à ce malheur là, que je crois le plus grand de tous.

D'ANIÈRES.

Il a raison beau père, Vivent les unions assorties comme celle de votre fille et de moi, *il rit niaisement.* par exemple.

LE VOYAGEUR.

Mais c'est vrai monsieur, il ne faut pas rire de ce que je dis: c'est vrai ma cousine est charmante, son prétendu est un sot; et s'il fait le méchant, s'il ne se retire pas de bonne grace, je lui coupe les oreilles, c'est sûr. Oh ! moi je n'aime pas qu'on gêne les inclinations des dames; ma cousine en a une, elle aime un jeune homme qui a du mérite, et qui est son fait. Et le galant du pont d'avignon sautera dans dans le Rhône, s'il ne prend son parti en brave.

D'ANIÈRES, *tenant un verre qu'il allait vuider.*

Peste monsieur, comme vous y allez, comme vous coupez les oreilles.

LE VOYAGEUR.

A vous, monsieur, oh ! de tout mon cœur ; j'ai l'honneur de boire à votre santé.

JOSÉPHINE.

Mais nous avons soupé, je crois, si nous allions nous reposer.

D'OLIBAN.

Tu as raison ma fille.

Tout le monde quitte la table.

LE VOYAGEUR.

Ah ! ah ! nous avons donc soupé.

D'ANIERES.

Oui, lui, mais moi----Pétronille.

PÉTRONILLE *dans la maison.*

Monsieur.

D'ANIERES.

La carte.

PÉTRONILLE *dans la maison.*

Tout arò, un instant.

D'ANIERES.

Oh! maudit sourd, va, tu le payeras ton souper.

LE VOYAGEUR.

Ceci s'appelle le quart-d'heure de Rablais. Il faut délier les cordons de la bourse, allons. *Il tire une petite bourse et dit.* Quarante-cinq sols par tête. *Il compte de la petite monnoie.* Voilà quarante-cinq sols, je donnerai à part à la fille, comme de raison.

D'ANIERES.

Comment quarante-cinq sols. *Il crie.* Ecoutez donc, monsieur le sourd, qu'est-ce que vous voulez dire avec vos quarante-cinq sols? *Il tire sa bourse et met six livres sur la table.* C'est six livres qu'il faut, entendez-vous?

D'OLIBAN.

Eh non ! il n'entend pas, puisqu'il est sourd.

LE VOYAGEUR.

Quoi monsieur, qu'est-ce que cela veut dire? après

tous les bons procédés dont vous m'avez honoré; vous voudriez encore payer mon écot. Savez-vous bien, monsieur, que si je ne connoissois pas par expérience la beauté de vos sentimens, je pourrais prendre cette politesse pour un affront.

D'ANIÈRES.

Eh mais qu'est-ce qui lui parle donc de payer pour lui? Il faudra, morbléu bien qu'il paye six livres comme les autres.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mde LEGRAS, PÉTRONILLE, *avec un encrier et du papier.*

PÉTRONILLE.

MESSIEURS, madame me suit. Elle vous apporte la carte.

D'ANIERES.

Bon, arrivez, madame, et voyons un peu à faire payer ce damné sourd sur le pied de notre arrangement, six livres par tête n'est-ce pas. *A Pétronille qui dessert.* Pétronille n'ôtes rien, cela servira demain.

PÉTRONILLE *à part.*

Le vilain homme.

Mme. LEGRAS.

Sans doute six livres par tête. Voilà le compte trente livres pour cinq.

D'ANIÈRES.

Oui, mais c'est que monsieur le sourd ne veut payer que quarente-cinq sols. Les voilà, et en vérité, il a mangé pour plus de dix-huit livres à lui seul.

D'OLIBAN, *riant.*

Il est vrai qu'il avait bon apétit.

ISIDORE *à Joséphine, bas et en riant assis.*

Voyons comme cela finira.

LE VOYAGEUR.

Madame, peu satisfait de tous ses égards, de toutes ses attentions, Monsieur veut encore payer quarante-cinq sols pour moi, comme si j'avais besoin de quarante-cinq

sols pour payer mon écôt. Ah ! en vérité, voilà la première fois qu on me fait éprouver une pareille humiliation trop d'honnêteté devient quelquefois un outrage.

D'ANIÈRES, *criant.*

Mais monsieur---é

JOSÉPHINE.

Quand vous crierez monsieur, il ne vous entendra pas davantage.

ISIDORE.

Voilà de l'encre et du papier, écrivez-lui.

Mme. LEGRAS.

Mademoiselle a raison, c'est le plus court.

D'ANIÈRES.

Oui, mais reste à savoir s'il saura lire à présent.

JOSÉPHINE.

Commençons par voir si vous savez écrire, monsieur.

D'ANIERES.

Moi ! ah bien ! demandez, demandez dans ce pays-ci, mes billets doux; vous verrez le style et la peinture. Ah ! ah !

Ah ! cela ma fait souvenir : Pétronille, tu porteras de l'encre et du papier dans ma chambre avec une bonne plume et deux chandelles. Je veux écrire à tous mes amis pour leur faire part de l'arrivée de ma femme.

TOUS, *à demi-voix.*

L imbécile ! le sot ! la bête !

PÉTRONILLE.

Cela suffit, Monsieur.

LE VOYAGEUR, *à Pétronille.*

Tiens, la fille, si l'on ne veut pas de mon argent, le voilà; je te le donne; prends, prends, mon enfant. Je suis généreux aussi, moi, il n'y a pas que Monsieur.

D'ANIÈRES, *après avoir écrit.*

Tenez, Monsieur, lisez ; puisque vous n'entendez pas, il faut bien vous écrire.

LE VOYAGEUR, *lit tout haut.*

Monsieur le sourd, comment, Monsieur le sourd ?

D'ANIÈRES.

Non, il ne l'est pas peut-être. Il n'entendroit pas le canon.

LE VOYAGEUR.

Oui j'en conviens ; c'est le canon dans la dernière bataille qui m'a rendu cette oreille-ci un peu dure. Mais du reste, Mesdames, je crois avoir répondu à peu près juste à toutes les attentions de Monsieur et de la société.

ISIDORE, *riant.*

Oui à peu près (à Joséphine) il est charmant.

LE VOYAGEUR.

Eh puis d'ailleurs est-ce qu'on écrit Monsieur le sourd. Si j'avois, par exemple, à écrire à un butor, monsieur, est-ce que je lui écrirois, monsieur le butor ? Vous qui êtes si bien élevé, ah ! enfin voyons. *Il recommence.* Monsieur le sourd donc (*puisque sourd y a*) *il est bon que vous sachiez que vous n'êtes point ici à table d'hôte ; apprenez qu'il m'en coûte* 6 *liv. par tête pour un souper de quatre personnes, et qu'il faut que vous ayez la bonté de donner vos* 6 *francs.* (*après avoir lû.*) Eh ! monsieur, que ne parliez-vous ?

D'ANIÈRES.

Ah bien! oui! lui parler ou à un mur, c'est ma foi, tout un.

LE VOYAGEUR.

Qui est-ce qui vous a enseigné à écrire, monsieur ?

D'ANIÈRES.

Cela ne vous regarde pas. Payez, voilà tout.

LE VOYAGEUR.

Voyez donc, mesdames, le beau style, la belle peinture ! C'est donc 6 francs ? *à Pétronille*, garde toujours les 45 sols.

PÉTRONILLE.

Puisque monsieur l'ordonne.

LE VOYAGEUR.

Eh ! sûrement, mon enfant, je te les donne.

PÉTRONILLE, *bas à madame Legras.*

Il y a des moments où l'on croiroit qu'il entend.

Mme. LEGRAS, *de même.*

Eh ! non ! ma fille, c'est la dernière *syllabe* qui le frappe voilà tout, il répond après, et cela sans répondre.

LE VOYAGEUR, *à Madame Legras.*

Madame, quoiqu'il soit d'usage de ne payer que

quand on s'en va, je vais payer ce soir, et j'espère que monsieur en fera autant. Nous sommes cinq à 6 francs; 30 liv. Voilà ma part : *il met* 6 *liv. sur la table.* Maintenant, monsieur, faites les honneurs à qui vous voudrez, me voilà quitte.

D'ANIÈRES.

Ah! c'est à merveille; il a payé : *à Pétronille, riant bêtement*, et encore 45 sols pour toi, friponne.

PÉTRONILLE.

Tout le monde ne vous ressemble pas, monsieur, vous avez une oreille dont vous êtes plus sourd que monsieur des deux siennes. Allons, voyons, payez, dépêchez-vous, que j'aille achever mon ouvrage, et que madame, ainsi que la compagnie, aille reposer; qu'il se fait tard.

D'OLIBAN.

Allons, monsieur, finissons, ou je vais payer, *il tire sa bourse.*

D'ANIÈRES.

Non, ce n'est pas cela, mais demain on comptera comme ce soir, et allons nous-en coucher, et puis il y a des restes. On verra.

ISIDORE.

Monsieur, vous avez forcé cet honnête étranger à payer. Il l'a fait; imitez-le ou nous allons payer nous-mêmes.

D'ANIÈRES.

Ah! mon dieu, mon dieu quelles têtes. Eh! bien! tenez : *il tire sa bourse et en arrache en gémissant quatre écus de* 6 *liv.* un, deux, trois, quatre. Hein cela fait-il le compte?

Mme. LEGRAS, *voulant prendre l'argent.*

Oui, monsieur, je vous rend graces.

D'ANIÈRES.

Pétronille.

PÉTRONILLE.

Monsieur.

D'ANIÈRES.

Va préparer ma chambre. Je tombe d'ennui.

ISIDORE.

Cela est possible, monsieur. J'ai entendu dire dans mon enfance qu'il n'y avoit pas d'être plus ennuyé qu'un être ennuyeux.

JOSÉPHINE.

Tu perds ton temps, bonne amie, on n'a pas le bonheur de te comprendre.

Ici le voyageur sort et passe dans la chambre à coucher.

SCENE V.

Cette scène est simultanée pendant quelques instans. Dans la salle à manger, d'une part, LES PRÉCEDENS, *excepté le Voyageur et Pétronille.*

Dans la chambre à coucher vis-à-vis, LE VOYAGEUR et PÉTRONILLE, *qui va arriver avec une bassinoire.*

SCÈNE DE LA SALLE A MANGER.

Mme. LEGRAS.

TROUVEZ bon, messieurs et dames, que je vous donne le bon soir; je tombe de fatigue, je me retire. S'il vous fait besoin de quelque chose, vous avez des sonnettes à la tête du lit, vous sonnerez, et Pétronille viendra sur-le-champ. Bonne nuit que je vous souhaite.

Elle sort.

D'OLIBAN.

Allons prendre un peu de repos. Venez-vous reconduire ces dames?

D'ANIÈRES.

Ma foi non, moi je n'ai pas soupé; je m'en vais manger une croûte, boire un ou deux coups, et puis j'irai me coucher. Ma chambre est là à côté. Ainsi donc adieu, mesdames, adieu, beau-père. Bon appétit, dormez bien, à demain.

JOSÉPHINE.

N'est-il pas vrai, mon père, que ce pauvre sourd avoit raison de se recrier sur la politesse de monsieur?

D'OLIBAN, *bas à sa fille.*

Allons-nous-en, ma fille, je ne veux pas te sacrifier; je t'aime: viens, mon enfant, viens, nous causerons. A demain, monsieur d'Anières.

D'ANIÈRES, *buvant.*

A la vôtre, monsieur d'Oliban et celle de la chère future.

D'Oliban sort avec les dames. D'Anières reste seul à boire et à manger. Dans cet intervalle, on voit Pétronille entrer avec une lumière, et une bassinoire dans la chambre vis-à-vis. Elle pose sa lumière sur une table, et se met en devoir de bassiner le lit. Arrive le Voyageur qui dit :

LE VOYAGEUR.

Mon enfant, tu te donne-là une peine inutile ; jamais je ne fais bassiner mon lit.

PÉTRONILLE.

Aussi, monsieur, ce n'est pas le vôtre que je bassine.

LE VOYAGEUR.

Non, je te dis, je dormirai bien sans cela. On prétend que cela délasse. Point du tout. La chaleur naturelle, mon enfant, la chaleur naturelle.

PÉTRONILLE.

Qu'est-ce qu'il me veut dire, avec sa chaleur naturelle ?

LE VOYAGEUR, *lui passant la main sous le menton.*

Voilà une brave enfant, cela ! quelles complaisances elle a eues pour moi ! Aussi, je ne sortirai pas d'ici sans lui donner des preuves de ma reconnoissance.

PÉTRONILLE.

J'en ai déjà quelques-unes. Il est tout aimable, en vérité. Pourtant il ne peut pas coucher dans cette chambre. Un lit n'est pas comme une place à table. Je n'ai d'autre parti à prendre que d'aller avertir Monsieur d'Anières. Il a tant d'esprit qu'il saura bien se tirer de-là. -- *Elle sort.*

LE VOYAGEUR.

Tu t'en vas. C'est dommage ; elle est gentille et obligeante tout à fait.

Il ferme la porte à double tour et aux verroux.

A présent me voilà chez moi.

PÉTRONILLE, *qui a passé dans la salle à manger, dit à d'Anières.*

Monsieur, tandis que vous vous amusez ici à regagner

un peu de votre argent, je viens vous dire que le sourd est dans votre chambre, et peut-être déjà dans votre lit.

D'ANIÈRES.

Comment diable ! mais c'est donc un enragé que ce sourd là. Ah ! je m'en vais, je m'en vais bientôt le faire sauter. Allons, allons, marchons.

Il va à la porte et frappe très-fort.

Holà. Hé monsieur le sourd ! il n'est pas question de cela, il me faut ma chambre.

LE VOYAGEUR.

Comme on est tranquille dans cette auberge ! On entendroit une mouche voler. J'aime cela la nuit, parce qu'enfin, le repos, le sommeil, le calme. *Il baille.*

D'ANIÈRES.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

PÉTRONILLE.

Il s'étend dans votre lit, et se félicite de la tranquillité qu'on trouve dans cette maison.

D'ANIÈRES.

Il n'est pas question de cela. Je m'en vas enfoncer la porte. Il me faut ma chambre.

PÉTRONILLE.

Ne faites donc pas un pareil vacarme, monsieur, vous allez réveiller toute la maison.

D'ANIÈRES.

Je m'en moque moi ; je veux ma chambre, je l'ai payée, ainsi, je la veux. Je me soucie bien moi, que les autres dorment tranquilles, quand je n'ai pas de lit, cela m'est égal, j'enfonce. *Il donne des coups de pieds dans la porte derrière laquelle il se tient.*

LE VOYAGEUR.

Diable ! il me paroît que le vent tourmente bien cette porte. Il n'y a qu'à mettre cette commode contre.

PÉTRONILLE.

Finissez votre tintamare ou je vais appeller madame.

D'ANIÈRES.

Appelle le diable si tu veux ; moi je veux ma chambre. *Il recommence à frapper.*

SCÈNE

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, D'OLIBAN, JOSÉPHINE, ISIDORE et Mme. LEGRAS, *qui accourent au bruit.*

TOUS.

Eh ! mon dieu qu'est-ce que c'est donc que tout ce tapage là ?

D'ANIÈRES.

Eh ! c'est cet infernal sourd qui s'est logé dans ma chambre. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

D'OLIBAN.

Comment ! il s'est emparé de votre chambre?

D'ANIÈRES.

Eh ! vraiment oui ! vous le voyez bien. Mais, je l'emporterai d'assaut. Je l'assiége toute la nuit d'abord.

JOSÉPHINE.

Son uniforme a dû vous dire qu'il étoit militaire. Il pourra bien soutenir le siége.

ISIDORE.

Et le faire lever, monsieur d'Anières.

D'ANIÈRES.

Cela m'est égal, je ne quitte pas ma porte. *Il recommence à frappper. On l'arrête.*

Mme. LEGRAS.

Mais cela ne me l'est pas, à moi, monsieur. Vous effarouchez tous les voyageurs qui sont chez moi. Vous allez discréditer ma maison. Eh ! qu'est-ce donc qu'un homme comme vous enfin ? J'appellerai mes gens, et je vous ferai conduire chez le juge.

D'ANIÈRES.

Il n'y a pas de juge, madame, qui avec du jugement ne juge qu'il me faut ma chambre L'ai-je payée, oui ou non ?

Mme. LEGRAS.

Eh ! tenez, monsieur, voilà votre argent, et pour dieu laissez-nous en paix.

D'ANIÈRES.

Non, madame, je ne veux pas de mon argent, je

veux ma chambre ; je ne coucherai pas dans mon argent peut-être ; au lieu que je dois et veux coucher dans ma chambre.

Mme. Legras.

Pétronille, va vite, mon enfant me faire venir du monde pour mettre à la raison cet homme qui met le désordre dans ma maison.

Le Voyageur.

Je suis pourtant bien malheureux.

Tous, *écoutant.*

Un moment, le voilà qui parle, écoutons ce qu'il va dire.

Le Voyageur.

Oui : oh ! c'est le plus grand de tous les malheurs que d'être sourd. Cette maudite batterie qui part à côté de moi sans m'avertir. Le jour cela va assez bien. Le mouvement des lèvres me fait deviner, et les trois quarts du temps on ne s'appreçoit pas de mon infirmité, parce que j'ai le tact pour répondre toujours juste.

(*On rit en-dehors.*)

d'Anières.

Oui ! quelle justice !

Les autres, *avec humeur.*

Écoutez donc, monsieur.

(*Tous écoutent avec grande attention.*)

Le Voyageur.

Voilà qui est à merveille pour le jour, mais, la nuit, et dans une auberge encore ! Celle-ci est excellente ; la maîtresse charmante ; la société infiniment aimable, jusqu'à la petite femme-de-chambre, tout est au mieux. Mais, sont-ils les seuls dans la maison ? Ces portes de chambres d'auberge, cela ne tient pas à un clou. Voyez comme le vent faisoit aller la mienne tout-à-l'heure ! Par bonheur, le vent s'est appaisé. Ils appellent ce vent-là *Mistrao*, je crois ; au reste, cela ne fait rien. Prenons nos précautions. Non, je ne mettrai pas la commode devant la porte. Il n'y a plus de vent. Mais j'ai pour plus de cent mille écus d'effets dans mon porte-

feuille et trois cents louis dans ma bourse ; si je m'endors, et qu'on vienne à me dévaliser, le tonnerre ne me réveilleroit pas, en tombant à côté de moi ; c'est bien fâcheux ! Allons, eh bien ! ne dormons point. Une nuit est bientôt passée. Aussi bien, j'ai à écrire à plusieurs personnes ; je vais me mettre-là contre la porte avec mes deux pistolets à deux coups. Il y a dans chaque canon une balle et deux lingots. C'est pour le premier qui entrera.

D'ANIÈRES *se reculant.*

Ventre bleu ! comme il y va !

LE VOYAGEUR.

Si le premier coup manque, les quatre ne manqueront peut-être pas.

D'OLIBAN.

Eh bien ! vous souciez-vous de prendre votre chambre d'assaut ?

D'ANIÈRES.

Non, de par tous les diables, non. C'est un sourd, ça n'entend ni rime ni raison ; il le feroit comme il le dit.

JOSÉPHINE.

J'en ai peur.

D'ANIÈRES.

Ah çà ! eh bien ! où coucherai-je donc, moi ?

Mme. LEGRAS.

Choisissez, sur un fauteuil dans la salle à manger, ou dans la cuisine sous le manteau de la cheminée.

D'ANIÈRES.

Voilà de beaux lits. Prête-moi le tien pour cette nuit, Pétronille.

PÉTRONILLE.

Je n'y recoucherois plus, monsieur.

D'ANIÈRES.

Et pourquoi ?

PÉTRONILLE.

Dans la peur des rêves.

D'ANIÈRES.

Oh ! tu ne serois pas la première que j'aurois fait rê-

ver. --- Mais ce damné sourd --- Enfin --- Je me décide pour la salle à manger, là sur deux chaises. N'ôtes rien, Pétronille, parce que, si je me réveille, j'aurai peut-être soif ou faim, et, puisque j'ai payé, il est juste que ---

ISIDORE et JOSÉPHINE.

Monsieur,
allons rejoindre nos appartemens.

Mon père,
Bonne nuit, monsieur, Ah! Pétronille, puisque te voilà, ma fille, le café demain, de bonne heure.

PÉTRONILLE.

Soyez tranquilles, mesdames.

D'OLIBAN, *ironiquement.*

Dormez bien, mon gendre!

(*D'Anières entre dans la salle à manger.*)

Mme. LEGRAS, *à Pétronille.*

Enferme-le, et allons nous coucher. Ah! Mon Dieu! le sot homme! (*Pétronille l'enferme et s'en va avec Madame Legras.*)

LE VOYAGEUR.

Je crois à présent que la tempête est tout-à-fait calmée. --- Pensons à nos affaires, écrivons. (*Il se met en devoir d'écrire, la toile tombe.*)

La scène du lit et tout ce qui s'y dit est ad libitum.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un sallon commun de l'Auberge.

SCÈNE PREMIERE.

PÉTRONILLE, *seule d'abord, ensuite Joséphine et Isidore.*

VOILA le café, qui est prêt. Quand ces Dames voudront descendre, je les ai averties; j'irai le chercher qu'il repose devant le feu. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Ce charmant sourd n'est pas sorti un moment de

ma cervelle. (*Ici , entrent doucement Joséphine , d'Oliban et Isidore. Pétronille, qui acheve d'arranger le sallon , ne les apperçoit pas et continue* :) c'est , en vérité , grand dommage qu'il ait cette absurdité ; car du reste , il a l'air de ces messieurs qui ne badinent pas, et généreux comme l'or. Voilà le mari qui conviendroit à l'une de ces deux aimables jeunesses qu'on veut marier à ce benêt de monsieur d'Anières. Oui , ce benêt , je le répète. Nous autres , pauvres domestiques , nous ne pouvons pas dire la vérité en face à ceux qui se croyent plus que nous , et souvent valent moins ; mais quand nous sommes seuls, nous pouvons soulager notre pauvre cœur et nommer la chose par son nom. Monsieur d'Anières est un imbécile.

ISIDORE.

C'est vrai , mon enfant ; tu as le coup d'œil juste.

PÉTRONILLE.

Ah ! mes belles dames , je suis honteuse , je ne vous croyois pas si près. Comment déjà levées !

JOSÉPHINE.

Nous ne nous sommes pas couchées , ma bonne , nous avons passé la nuit à jaser.

PÉTRONILLE.

Ah ! mesdames , voilà le sourd ! Il vous suit par-tout cet aimable original-là. Je vais lui parler et lui dire que---

ISIDORE.

Ne lui dis rien ; s'il est sourd , il n'entendra pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES , LE VOYAGEUR , et Mme. LEGRAS ensuite. (*Isidore et Joséphine se cachent.*)

PÉTRONILLE.

LAISSEZ faire. (*Elle crie ;*) monsieur.

LE VOYAGEUR , *tranquillement.*

Ne t'époulmone plus , ma pauvre Pétronille ; je ne suis plus sourd.

PÉTRONILLE.

Ah ! Grands Dieux ! Par quel prodige ?

LE VOYAGEUR.

Tout simple. C'est que je ne l'ai jamais été.

(*Les dames paroissent. Il embrasse Isidore et baise respectueusement la main de Josephine.*)

Quoi ! vous voilà déjà réveillées, belles Dames ?

PÉTRONILLE, *à part.*

On se connoît ici, à ce qu'il me paroît.

LE VOYAGEUR, *qui l'a entendu.*

Oui, mon enfant. --- Voici ma sœur que je ne puis trop embrasser, et voici son amie que je ne puis pas traiter aussi familièrement que ma sœur, (*à part*) à mon grand regret.

PÉTRONILLE.

Mais que vous en mourez d'envie. Ah ! Monsieur le sourd, vous nous en avez fait de belles, hier soir. Madame, madame ! justement, la voici.

Mme. LEGRAS, *arrivant.*

Eh bien ! que veux-tu ? Tu me perces le timpant ; quand tu voudrois parler à notre sourd d'hier, tu ne menerois pas plus de bruit.

PÉTRONILLE.

Ah ! le sourd d'hier entend clair et net aujourd'hui. Tenez, regardez, le voilà près de ces dames, et il ne perd pas un mot de ce qu'elles disent. L'une est sa sœur, et l'autre ---

Mme. LEGRAS.

Bonjour, mesdames et monsieur. Je vous dérange peut-être.

LE VOYAGEUR.

Nullement, madame. Au contraire, car vous venez à propos pour m'indiquer comment je pourrai faire parvenir sur-le-champ ce billet à son adresse.

Mme. LEGRAS, *prenant le billet.*

A Monsieur Saint-Firmin, le jeune, petite place de la comédie, chez Monsieur de Saint-Firmin son oncle,
A Avignon.

Il n'y a qu'un pas, monsieur ; Pétronille, dis à Giouseph de porter sur-le-champ cette lettre.

LE VOYAGEUR.

Et d'amener avec lui la personne à qui elle est adressée ; monsieur de Saint-Firmin. Et puis, écoute, à ton retour, tu remettras celle-ci toi-même à d'Anières. Vas vîte, ma fille, vas. (*Pétronille sort.*) Quant à vous, madame, après avoir tant abusé de vos complaisances, oserois-je encore vous demander une nouvelle faveur ?

Mme. LEGRAS.

Parlez, monsieur.

LE VOYAGEUR.

Seroit-il possible d'avoir le plus beau déjeûner que jamais Avignon ait vu dévorer par de courageux appétits ?

Mme. LEGRAS.

Tout ce que vous pouvez desirer, monsieur, tout est ici à votre service. Anchois, Sardines fraîches, Picholines, Olives d'Espagne, fromages de Chester, Nougat brun et blanc, pâtés de Thon délicieux; melons de Gardane, truffles noires, superbes; boujets de Boc, moutons de prés salés, etc. En vins et liqueurs, vins cuits, vins de Languedoc, de Bordeaux, de Roussillon, d'Italie, vin de la Malgne, vins muscats, blancs et rouges; confitures de toute espèce; liqueurs des Isles, etc. Je puis me flatter que vous trouverez tout ce qu'il y a de plus satisfaisant. Et voici la raison, c'est que je prens toujours le supérieur et de la première main; delà il arrive que tout se trouve bon, et que, si je paye plus cher, au moins je conserve mes pratiques.

LE VOYAGEUR.

Tout ce que vous voudrez ; je veux mettre cent écus à ce déjeûner-là ; ainsi, ma belle dame, arrangez-vous en conséquence.

Mme. LEGRAS, *très-joyeuse.*

Cent écus ! Monsieur, vous allez être servi; froid ou chaud ?

LE VOYAGEUR.

Ce qui sera chaud, on le servira chaud, mais un ambigu froid ; et pas avant que je n'avertisse.

Mme. LEGRAS.

Il suffit, monsieur, je vais faire tout préparer. (*à part*) C'est un délicieux mortel, en honneur une bénédiction pour ma maison. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE D'OLIBAN, ISIDORE, D'ORBE, LE VOYAGEUR.

ISIDORE.

Ah çà ! mon frère, es-tu fou avec ton déjeûner?

D'ORBE, *autrement le Voyageur, auquel il est temps de rendre son nom.*

Non, ma sœur, laissez-moi faire : j'ai mes raisons que tu trouveras bonnes. Vous voilà donc enfin, belle Joséphine !

JOSÉPHINE, *tendrement.*

Oui, me voilà ! bien étonnée de tout ce que je vois !

D'ORBE.

Et fâchée peut-être ?

JOSÉPHINE.

Oh non ! je vous revois, et je ne l'espérois presque plus.

ISIDORE.

Ah çà! laissons-là, mon frère et ma sœur, (car tu la seras bientôt j'espere,) laissons, dis-je, le jargon langoureux : vous vous aimez, cela est dit ; vous vous le prouverez, quand il en sera temps. Voyons, Joséphine, que t'a dit ton père ?

JOSÉPHINE.

Deux mots charmans : *ma fille, tu ne seras jamais à un d'Anières.* Je l'ai embrassé, ah !

ISIDORE.

Je le crois : être débarrassée d'un d'Anières, c'est fort heureux.

D'ORBE.

Ç'auroit été, je crois, une triste acquisition.

JOSÉPHINE.

Ensuite, il m'a demandé, tout en se déshabillant, si j'avois quelque chose dans le cœur.

Nota. *Ceci se passe à la scène jusqu'à l'autre.*

Digitized by Google

ISIDORE.

Belle question, dès qu'on a un cœur ! c'est comme une bourse, à quoi serviroit-elle, s'il n'y avoit rien dedans?

JOSÉPHINE.

Soit, mais dans le cœur et dans la bourse, il faut qu'il n'y entre rien de contrebande.

ISIDORE.

Tu as raison; en aimant ces messieurs, nous autres pauvres femmes crédules, nous y mettons quelquefois de la fausse monnoie. Signe.. Eh bien!

JOSÉPHINE.

Eh bien! j'ai dit : mon père, (c'est une idée qui m'est venue tout de suite), je ne sais que répondre; mais j'aimerai cent fois mieux le sourd que nous venons de voir, que ce malhonnête monsieur d'Anières. Là-dessus, mon père a ri. Je le crois bien, a-t-il dit; les femmes étant un peu sujettes à crier en ménage, un sourd ne les entend pas; et c'est une jouissance pour elles de pouvoir crier à leur aise, sans qu'on puisse leur dire: paix-là, taisez-vous.

ISIDORE.

Ton père n'y est pas du tout. Une femme est comme un enfant qui crie et pleure, tant qu'il croit qu'on y prend garde, et qui se tait aussi-tôt qu'on ne pense plus à lui. Pardon de la réflexion.

D'ORBE.

Elle est juste, ma sœur. Daignez achever, belle Joséphine. Eh bien! ce sourd.--

JOSÉPHINE.

Eh bien! mon père a ajoûté : pour le sourd, nous ne le connoissons pas: (mon père n'est pas obligé de tout savoir) mais pour d'Anières, j'y renonce; ainsi, mon enfant, il y a un dédit, je le payerai. Je ne veux pas, en vérité, t'immoler à un être de cette nature, et pour la vie encore! Non, ma fille, non, je n'ai que toi, et je veux te rendre heureuse; sans cela, je ne serois pas digne du nom de père.

ISIDORE ET D'ORBE.

Le digne et respectable homme!

JOSÉPHINE, *avec sentiment.*

Mon père ! ah ! -- Écoutez jusqu'au bout. Il a encore pressé mon cœur. Ses questions étoient serrées. Il vouloit savoir absolument si j'étois sensible ou non. Alors, je lui ai rappellé que ma tante lui avoit souvent parlé de vous.

D'ORBE.

Cela est vrai ; votre tante a pris mes intérêts vivement à cœur, et j'en suis bien reconnoissant.

JOSÉPHINE.

De monsieur d'Orbe, a-t-il dit ; oui, je m'en rappelle confusément. Elle me l'a peint fort aimable, dans une belle expectative. Bref, au moment de faire connoissance avec lui, je suis parti sans le voir, et ne le verrai, selon l'apparence, de ma vie ; car c'est, dit ta tante, un brave militaire, et un brave militaire, jeune ou vieux, on ne le retrouve souvent que dans l'histoire.

D'ORBE.

Monsieur d'Oliban me fait infiniment trop d'honneur, je voudrois en être digne.

ISIDORE.

C'est bon, mon frère : la modestie est le fard du mérite. Ainsi donc, bonne amie, ton père paroit bien disposé ?

JOSÉPHINE.

On ne peut mieux pour ton frère, et on ne peut pas plus mal pour monsieur d'Anières.

ISIDORE.

Ainsi donc, c'étoit vous qui, sur la route.--

D'ORBE.

Moi-même, avec Saint-Firmin.

JOSÉPHINE.

Pourquoi ne pas vous faire connoître ?

D'ORBE.

L'amour nous ordonnoit de veiller à votre sûreté. La bienséance nous défendoit de vous compromettre.

ISIDORE.

Charmant, mon frère, Ah ! voici monsieur de Saint-Firmin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-FIRMIN.

D'ORBE *à Saint-Firmin.*

J'espère que tu m'apportes mes 25 louis?

SAINT-FIRMIN.

Un moment ; laisse-moi présenter avant tout mon respectueux hommage aux dames.

(*Il leur baise la main à toutes deux.*)

ISIDORE.

Par quelle avanture, Saint-Firmin, n'avez-vous pas accompagné mon frère en ce logis?

SAINT-FIRMIN.

Par une avanture toute simple, belle Isidore, je me suis présenté pour avoir deux lits ici, il n'y en avoit point. J'ai murmuré violemment contre le sort. Car c'étoit ici que j'espérois revoir ce que j'ai de plus cher, ainsi que lui. Je retourne lui conter mon désastre. Il se monte la tête et parie 25 louis qu'il logera lui et son cheval dans cette auberge, qu'il y soupera avec vous, mesdames, et qu'il y aura un lit. J'ai parié contre.

JOSÉPHINE.

Eh bien ! vous avez perdu, monsieur.

ISIDORE.

Je dis ; mais bien perdu.

SAINT-FIRMIN.

Sa lettre me le fait entendre au moins. La voici : « mon » ami tu peux m'apporter 25 louis ; j'ai gagné, et mes » témoins sont irrécusables. Viens vîte m'embrasser et » me payer; car j'ai besoin d'argent pour aider aux frais » de ta noce avec ma sœur. »

Ta noce avec ma sœur, (*à Isidore*) ah ! mademoiselle, quand il auroit gagné ma fortune, s'il dit vrai, je gagne bien plus que lui.

D'ORBE *riant.*

Badinage : je te donne ma sœur ; et je prend tes 25 louis, parce qu'il m'en a coûté horriblement pour les gagner.

SAINT-FIRMIN.

Comment donc ?

D'ORBE.

Demande à ces dames. Il a fallu faire semblant, pendant quatre mortelles heures, de ne point les connoître, et de ne pas les entendre. Il a fallu essuyer des -- (*On entend tousser.*) Ah ! voilà je crois, votre père, belle Joséphine. Nous vous laissons avec lui, et nous serons là tout près. Nous viendrons quand il en sera temps. Je vous confie mes intérêts.

(*Il lui baise la main.*)

JOSÉPHINE.

Ce sont les miens. Soyez tranquille.

D'Orbe et Saint-Firmin entrent dans un cabinet voisin.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, M. D'OLIBAN *en robe-de-chambre avec un bonnet de velours noir bordé d'or, d'Orbe et Saint-Firmin cachés.*

JOSÉPHINE *courant embrasser son père.*

Bon jour, mon père, avez-vous goûté cette nuit le repos que mon cœur vous desiroit ?

D'OLIBAN.

J'ai dormi, mon enfant, comme on dort après avoir fait une bonne action ; c'est-à-dire, bien tranquille.

JOSÉPHINE.

Mon père, en ce cas là vous ne devez avoir que des nuits paisibles. Les bonnes actions vous sont si familières.

D'OLIBAN.

C'est fort bien ; je te remercie : oui je ne me crois pas un méchant homme; mais à propos d'action, j'en allois faire une très-mauvaise.

ISIDORE.

Laquelle donc, monsieur, sans indiscrétion ?

D'OLIBAN.

Eh ! ma belle demoiselle, celle de donner ma fille au plus ridicule des maris, et de père, devenir tyr.... Je n'ose achever. Ma pauvre Joséphine ; non, non. Tu es trop aimable pour être victime de la nature et de l'hymen, monsieur d'Anières est un être qui ne te convient pas, et je te demande pardon d'y avoir pensé seulement.

ISIDORE.

Mais, monsieur, on dit cependant que ces époux un peu --- un peu bêtes-là, tranchons le mot, sont en ménage ce qu'il faut à une femme.

D'OLIBAN.

On se trompe, mademoiselle. Écoutez bien ceci, vous qui êtes jeune et charmante, vous vous marierez probablement. Défiez-vous, ah pardon --- vous vouliez répondre.--

ISIDORE *riant.*

Je voulois dire que je l'espère.

D'OLIBAN.

Eh bien ! mademoiselle, ceci s'adresse à vous, à ma fille, et à toutes les jeunes personnes qui seront, comme vous, dans la nécessité prochaine de se marier. Méfiez-vous d'un mari bête. Vous croirez le mener en disant c'est une bête. Point du tout, la bête sera opiniâtre, récalcitrante, d'un entêtement que jamais votre raison ne pourra vaincre, et votre douceur, vos ménagemens pour le ramener, ne feront qu'irriter sa brutalité dont vous pourrez quelques fois recueillir de très-funestes fruits. Qui dit bête au moral, dit sourd au physique. Un sourd et une bête n'entendent pas plus raison l'un que l'autre.

ISIDORE *bas à Joséphine.*

Ah ! exeptons-en notre cher sourd d'hier (*haut*) monsieur, il y a bien du vrai dans ce que vous avez la bonté de nous dire-là.

D'OLIBAN.

Comment, mademoiselle? mais tout en est vrai. Les sots ont toujours été, en général comme en particulier, les fléaux de la terre. Au lieu que je suppose : je donne ma fille à un homme vif, impétueux, fougueux même, mais spirituel. Alors, je réponds qu'avec un peu de raison et d'esprit elle-même, elle maîtrisera son maître et son sort. Dans le moment de l'orage, elle sera calme. Le tumulte des sens s'appaisera peu-à-peu. Une larme sincère (*mais adroite pourtant*) tombera de son œil atten-

dri, et l'époux attendri lui-même, tombera aux pieds de sa femme pour lui demander une grace qu'il obtiendra, parce qu'ils se seront bien jugés tous deux. La femme se sera dit: il est vif, éteignons sa vivacité à force de ménagement et de tendresse, l'autre aura dit; elle est bonne et sensible, ne mettons pas sa bonté et sa sensibilité à de trop fortes épreuves. Voilà le calcul de ceux qui ont à la fois un cœur et de l'esprit; mais un d'Anières ---.

ISIDORE.

Vous l'aviez pourtant choisi monsieur.

D'OLIBAN.

Ma belle demoiselle, permettez: est-ce que je le connaissais? accusez-moi, je m'accuse moi-même. Est-ce que je le connaissais, n'est pas la réponse d'un père qui doit connaître celui auquel il va confier le destin d'une fille chérie. Mais que diable voulez-vous? les circonstances, la fortune, une certaine apparence de bonheur qui séduit dans le lointain et qui s'évanouit quand on approche; enfin que vous dirai-je: je suis un homme, j'ai dû et pû me tromper; mais je suis père, et j'avoue mon erreur sans rougir. Un père peut-il rougir de révoquer l'arrêt du malheur de sa fille! tu pleures, mon enfant.

JOSÉPHINE.

Ah! mon père! commandez donc à votre bonté, si vous voulez que je commande à mes larmes.

D'OLIBAN.

Tes larmes nous honorent tous deux, ma fille; elles prouvent que tu dois avoir en moi un bon ami, et que j'ai un trésor bien précieux en toi. Je te dirai plus: l'achat de cette terre où je voulais me fixer ne venait que du desir de ne point me séparer de toi, même en te donnant un époux; mais ton bonheur doit marcher avant le mien. Tu entres dans la carrière de la vie, j'ai presque atteint le terme de la mienne, et c'est, toi digne enfant, c'est toi que je dois rendre heureuse de préférence.

JOSÉPHINE.

Arrêtez mon père: plus votre tendresse parle, plus je deviens coupable.

D' OLIBAN.

Eh de quoi, ma Joséphine.

JOSÉPHINE.

D'avoir osé me taire.

ISIDORE.

C'est un crime qu'on n'a pas souvent à nous reprocher.

D' OLIBAN.

Allons, achèves, mon amie. Un moment d'épanchement soulage le cœur d'un siècle de souffrances.

JOSÉPHINE.

Eh bien! mon père, vous m'avez demandé, avec votre bonté ordinaire, si le mien était sensible.

D' OLIBAN.

Je te le demande encore, déterminé à souscrire à tes vœux, pourvu que la raison soit d'accord avec eux.

JOSÉPHINE.

Il faut que je me le persuade au moins, puisque je me décide à parler.

D' OLIBAN.

Allons, voyons, mon enfant, achèves, ne me fais pas languir: tous les momens que la circonspection d'une fille fait perdre à l'aveu précis de ses sentimens, sont autant de perdus pour le bonheur d'un tendre père. Parle.

JOSÉPHINE.

Vous allez peut-être trouver étrange l'aveu que vous exigez. Mais nous n'y sommes pour rien, mon père, j'ose vous le jurer.

D OLIBAN.

Je ne te comprends pas: explique-toi donc; voyons.

ISIDORE.

Elle n'en aura jamais le courage. En deux mots, monsieur, le sourd d'hier est M. d'Orbe, mon frère et son amant, qui n'est pas plus soud que vous et moi, et qui nous a si bien enteudu de-là où il était, qu'il accourt pour vous demander grace.

D' ORBE, *sortant avec Saint-Firmin.*

Oui, monsieur, je suis ce prétendu sourd qu'une gageure, bien moins frivole qu'elle n'a l'air de l'être,

a conduit hier dans l'hôtel où nous sommes. En deux mots, j'adore mademoiselle Joséphine. Sa tante me favorisait dans les vœux que je formais pour m'unir à elle, et nous osions espérer votre consentement, lorsque--

D'OLIBAN.

Je sais tout cela, monsieur l'espiègle car vous en êtes un de la première classe, mais pourquoi cette surdité?

LE CHEVALIER D'ORBE.

Pour mieux entendre monsieur, et pour gagner à mon ami que je vous présente, digne et bon ami, auquel je donne en mariage ma sœur que voilà, vingt-cinq louis que vous voudrez bien attester loyalement et légitimement acquis.

D'OLIBAN.

Quand je saurai pourquoi et comment.

ST.-FIRMIN.

D'Orbe, monsieur, a-t-il soupé ici avec vous?

D'OLIBAN.

Oui monsieur.

ST.-FIRMIN.

A-t-il couché ici?

D'OLIBAN *riant.*

Oui, monsieur.

ST.FIRMIN *tire une bourse.*

Voilà tes vingt-cinq louis.--J'ai perdu et tout perdu.

ISIDORE.

Comment tout perdu! Ne voyez-vous pas ce qui vous reste?

ST.-FIRMIN *lui baisant la main.*

Il a gagné avec mon argent le plaisir d'être auprès de ce qu'il aime. Ai-je tort?

ISIDORE.

Hier, vous aviez raison. Aujourd'hui, êtes-vous, à l'argent près, moins heureux que lui?

(*Il lui baise la main.*)

JOSÉPHINE.

M. St.-Firmin s'occupe peu de l'argent.

ST.-FIRMIN.

Je l'ai dit. Voilà mon trésor.

ISIDORE.

ISIDORE.

On vous le conservera en tout tems. Il n'y a pas de gageure qui puisse vous le faire perdre.

D'OLIBAN.

Ah çà ! mes enfans, tout cela est à merveille. Mademoiselle d'Orbe probablement ne dépend que de son frère. Son frère la donne à son ami ; cela est bien, mais ma fille, promise à ce d'Anieres, n'est pour ainsi dire, plus à ma disposition, un maudit dédit, (que je payerai pourtant,) -- mais cela fera du tapage, et c'est ce que j'aurais voulu éviter.

D'ORBE.

De combien, monsieur ?

D'OLIBAN.

Trente mille francs, une bagatelle. -- Mais c'est un entêté ; il voudra plaider, et moi, un procès ! ah Dieux!

D'ORBE.

M'accordez-vous l'adorable Joséphine, monsieur ?

D'OLIBAN.

Monsieur l'espiègle je crois que c'est le plus court et le plus sage ; car avec votre astuce, vous pourriez-vous passer de mon consentement, sur-tout ayant la certitude du sien.

JOSÉPHINE.

Jamais il n'aura l'un sans l'autre, mon père.

D'ORBE, *avec noblesse.*

Jamais il ne l'eût demandé mademoiselle. Maintenant, remettez cette affaire entre mes mains, et je vous promets que ce sera lui, d'Anieres, qui payera le dédit.

D'OLIBAN.

Ah, cela n'est pas juste.

D'ORBE.

Ne vous inquiétez pas ; nous ne lui en ferons que la peur. C'est un être manqué qui a besoin d'une leçon, je me charge de la lui donner et bonne. (1)

D'OLIBAN.

De quel genre sera-t-elle ?

JOSÉPHINE.

De quelque genre qu'elle soit, puisqu'il s'agit d'un être manqué, la leçon manquera son effet.

---

(1) *Voici l'endroit que l'on a choisi pour indiquer que d'Orbe ne veut proposer le duel à Danièrcs, que par plaisanterie. Il sera bon de développer là, les vrais principes contre le duel, dans la bouche même de d'Orbe, qui sent qu'un citoyen se doit tout entier à sa Patrie.*

D'ORBE.

Non : souvent une plaisanterie mène à un but sérieux, et c'est celui que je me propose d'atteindre.

D'OLIBAN.

Ah ! il n'est question que d'une plaisanterie ! A la bonne heure ; comptez-nous donc votre projet.

D'ORBE.

Mon projet est de sonder son courage, et de voir s'il est aussi brave qu'insolent.

ISIDORE.

Un duel, dans ces tems de raison et de sagesse, où la République.... D'ORBE.

Je sais, ma bonne sœur, tout ce que tu vas dire, et je vais, moi, t'en épargner la peine. Est-ce à moi ma chere Isidore, est-ce à ton frère dont tu connais le cœur brûlant du plus pur patriotisme, que l'on peut apprendre le vœu de la république que la nature a gravé dans nos cœurs. Ce cri sublime que l'amour-propre, l'envie, la jalousie, un faux point d'honneur et mille passions barbares et destructives ont trop souvent étouffé, peut-il cesser de retentir dans le mien que tu sais avoir été constamment l'ami de ses devoirs ?

ISIDORE.

Je te connais, mon frère, continue.

D'ORBE.

Je n'ai qu'un mot à dire. Si la dernière goutte de mon sang est de droit à ma patrie, pourrai-je ne pas respecter le sang d'un citoyen qui, pour être indiscret et peu réfléchi, n'en est pas moins mon frère, et n'en appartient pas moins à la République ? N'est-il pas, comme moi, membre du corps auguste du peuple? Malgré le vice de son éducation, malgré la faiblesse de ses facultés intellectuelles, ne peut-il pas, sous un rapport quelconque, être de quelqu'utilité à son pays. Laissez-moi faire ; ce que je médite et ce que je vais exécuter va précisément le conduire à ce grand but d'utilité. D'enfant qu'il est, je veux essayer d'en faire presqu'un homme, et j'ai l'espoir d'en tirer quelque parti ; car, dans le fait, vous l'avez sûrement jugé comme moi : il est plus borné que méchant. JOSÉPHINE.

Cela est vrai ; il faut de l'esprit pour être méchant, et d'Anières n'en est pas là.

D'ORBE.

Non, et il est très-vraisemblable qu'il n'y arrivera point. Mais il peut parvenir à se trouver un cœur qu'on a toujours, mais qu'on oublie quelquefois, ou dont on

ne s'apperçoit pas. Je fais mon devoir d'en faire à peu près quelque chose pour la République au nom de ce cœur, quant à l'esprit qui sait ? Le cœur en fera peut-être quelque chose aussi.

D'OLIBAN.

Cela est difficile, mais non pas impossible. Au reste, encore deux mots sur cet atroce duel. Je consens à ce que vous allez faire, puisque je vois que le résultat en est utile ; mais combien j'ai toujours détesté cette effroyable manie que rien ne peut justifier ! Point de sermons. Il n'y a pas un seul être sentant et pensant qui ne conçoive combien cette mesure, pour quelque cause que ce soit, répugne à la raison et blesse la nature. Embrassons-nous, je ne faissais que vous soupçonner digne d'être mon gendre, à présent, j'en suis sur.

JOSÉPHINE.

Le cœur d'une amante n'est pas aussi défiant que celui d'un père. et cela est tout simple. Une amante honnête ne voit son bonheur que dans une union légitime avec son amant. L'amour peut se tromper. Un bon père ne voit que le bonheur de son enfant, et il voudrait que l'amour ne trompât pas la raison et la nature.

ISIDORE.

Voilà précisément la position de mon frère et de mon amie. Ah ! si mon frère ne la rendait pas heureuse, cette aimable amie, bientôt mon frère n'aurait plus de sœur.

D'ORBE *l'embrassant.*

Nous fraterniserons long-tems.

D'OLIBAN.

J'en accepte l'augure, et je crois à son accomplissement.

JOSÉPHINE.

Tout mon cœur me le dit.

D'ORBE.

Et tout le mien l'assure. Car, qu'est-ce que mon cœur si ce n'est vous qui le remplissez tout entier?

D'ANIÈRES, *dans la coulisse.*

Pétronille ! JOSÉPHINE.

J'entends d'Anieres.

D'ANIERES.

Comment trouvez-vous cette impertinente-là, qui m'enferme à double tour ?

D'ORBE.

Retirez-vous tous dans cette chambre à côté, et laissez-moi un moment seul avec lui.

(*tous se retirent dans la chambre à côté.*)

SCÈNE VI.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS CACHÉS, excepté D'ORBE, PÉTRONILLE, D'ANIÈRES qui paroissent successivement.

D'ANIERES, *criant.*

PÉTRONILLE, viendras-tu m'ouvrir cette maudite porte.

PÉTRONILLE.

J'y cours. (*Elle traverse le théâtre, et dit à d'Orbe*) je vais, par la même occasion, lui donner votre lettre.

D'ORBE.

Non, rends-là moi... C'est moi qui doit lui apprendre à la lire. Va vîte le délivrer, et amène-le ici.

PÉTRONILLE.

Dans l'instant.

D'ORBE, *seul.*

Puisqu'en général les sots sont arrogants, et souvent même très-insolents, il faut les punir, sans y mettre trop de sévérité, mais assez pour les corriger. Le voici. Tenons-nous un moment à l'écart.

D'ANIERES, *se croyant seul.*

C'est parbleu bien heureux qu'on me tire de ma maudite cellule, où j'enrageais ! depuis que je suis reveillé, contre ce sourd. Ah, j'enrageais ! si ce n'avait été quelques restes du souper, quelques bouteilles de vin encore pleines, j'aurais passé une fort mauvaise nuit. Ah chien de sourd, si je te retrouve jamais, tu me le paieras.

D'ORBE, *paroissant*

Combien, monsieur ?

D'ANIÈRES, *effarouché.*

Ah ! mon dieu, le voilà encore ; que me veut-il donc, voyons ? car en vérité il me rend fou.

D'ORBE.

Je veux vous rendre sage, et cela par le moyen d'une petite correction, dont il me paroît que vous avez grand besoin.

D'ANIÈRES, *épouvanté.*

(*Bas.*) Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ?

Très-haut. Monsieur.

D'ORBE.

Ne criez pas, je vous entends ; savez-vous lire ?

D'ANIERES.

Mais je m'en flatte.

D'ORBE.

Eh bien ! lisez, monsieur, lisez tout haut.

D'ANIÈRES, *à part.*

Il entend tout seul, à présent.

D'ORBE.

Lisez donc, monsieur.

D'ANIÈRES.

Un moment, monsieur, c'est que l'écriture.

D'ORBE.

Elle vaut au moins la vôtre, que j'ai eu la complaisance de lire couramment. Allons, monsieur, dépêchez-vous. *Avec un geste menaçant.*

D'ANIÉRES.

M'y voilà, monsieur. *Il lit.*

MONSIEUR D'ANIÈRES, *oui, c'est mon nom.*

Si vous m'avez cru sourd, vous vous êtes trompé. J'ai entendu tout ce que vous avez dit hier à souper. Un lâche seul peut abuser de l'infirmité que je feignois pour insulter celui qui en est atteint. Ainsi je me flatte que vous ne voudrez pas passer pour tel, et que vous me ferez raison. L'on vous dit gentilhomme, je le suis; nous pouvons nous mesurer. Réponse prompte et satisfaisante à votre serviteur. D'ORBE.

D'ORBE.

Vous avez lu : vous n'avez point votre épée, mais voilà deux pistolets; cela revient au même.

D'ANIÈRES.

Non, monsieur, cela ne revient pas du tout au même; je ne me bats point au pistolet.

D'ORBE.

Allez donc chercher votre épée; je vous laisse le choix des armes. D'ANIÈRES.

Ni à l'épée, monsieur.

D'ORBE.

A quoi donc vous battez-vous? monsieur.

D'ANIÈRES.

A rien, monsieur, et j'en fais gloire. Oh! je ne suis pas de ces férailleurs qui tuent tout le monde pour une mouche. D'ORBE.

Et quand on vous insulte?

D'ANIÈRES.

C'est avec la langue. Eh bien! c'est avec la langue que je me bats. D'ORBE.

Et quand vous insultez?

D'ANIÈRES.

Jamais cela ne m'est arrivé.

D'ORBE.

C'est-à-dire, que vous avez fait votre coup d'essai sur moi. Eh bien, monsieur, je me trouve très-insulté par vous. J'ai des témoins de vos insultes, ils le seront de

notre combat. -- Choisissez, de l'épée ou des pistolets.

D'ANIÈRES.

Mais, monsieur; (*à part.*) il n'étoit pas sourd ! ah ! si je l'avois su. (*Haut.*) Faut-il donc absolument se battre à l'épée, ou au pistolet, pour une bagatelle comme cela.

D'ORBE.

Une insulte, une bagatelle; vous n'êtes pas militaire, monsieur le gentilhomme, je le vois bien.

D'ANIÈRES.

Non, monsieur, je n'ai pas cet honneur-là.

D'ORBE.

Eh bien, monsieur, puisque je ne puis tirer de vous la satisfaction qui m'est due, par les armes, il faut au moins que vous la donniez, en vous avouant coupable de mauvais procédés, devant ceux qui en furent témoins.

D'ANIÈRES.

Ah, bien volontiers, monsieur, dès que j'ai eu tort, j'en conviendrai devant le monde entier. Je ne vois point de honte à convenir qu'on a eu tort.

D'ORBE, *qui a écrit un mot.*

Vous avez de la sagesse dans ce moment. Il faut tacher d'en avoir toujours. Signez.

D'ANIÈRES.

Quoi ?

D'ORBE.

Lisez avant, vous le saurez.

D'ANIÈRES, *lit.*

Je soussigné, prie monsieur le chevalier d'Orbe, capitaine de cavalerie, de recevoir mes excuses des choses qui ont pu lui paroître offensantes dans ma conduite envers lui. *A l'hôtel Saint-Omer, à Avignon.*

Il faut signer cela ?

D'ORBE.

Oui, monsieur.

D'ANIÈRES.

Mais, c'est convenir que je vous demande grace, pourquoi ? D'ORBE, *prenant les pistolets.*

Voilà ma réponse, et finissons, car si je vous ennuyois hier, vous me rendez le change aujourd'hui, je vous en avertis.

D'ANIÈRES.

Eh bien, je vais signer.

D'ORBE.

Non, vous n'avez pas fait de façon pour m'outrager, et vous en faites pour vous excuser; non. Allons, monsieur, en garde.

D'ANIÈRES, *s'assayant.*

Je signe, Monsieur.

(*D'Orbe frappe des mains.*) (*Tous viennent.*)

D'ORBE.

Ajoutez, monsieur, que vous consentez à ce que Joséphine d'Oliban soit mon épouse, et non la vôtre.

D'ANIÈRES, *se relevant.*

Oh ! pour celui-là non, par exemple.

D'ORBE, *les pistolets à la main.*

Disputons-là, elle vaut bien la peine que l'on combatte pour elle. D'ANIÈRES.

Quel homme, grands dieux ! il faut toujours se battre avec lui. Eh bien, allons, je vous la cède, et la raison me l'ordonne ; car supposons que je veuille me battre, (ce que je n'aime point du tout,) de deux choses l'une, ou vous me tuerez, et alors je n'épouserai point mademoiselle Joséphine, ou je vous tuerai, et dans ce cas-là il faudra m'enfuir. Monsieur d'Oliban ne donnera pas sa fille à un meurtrier. Ainsi, toutes réflexions faites, je vous la cède, d'autant qu'elle n'a pas l'air de m'aimer prodigieusement. D'ORBE.

Cela peut être ; mais ce que j'aime en vous, c'est cette logique supérieure qui vous a dit si philosophiquement, que la prudence valoit mieux que le courage. L'un expose tout, l'autre n'expose rien. Ah c'est bien, très-bien ! allons, signez, que vous renoncez à mademoiselle d'Oliban. D'ANIÈRES *signe.*

Bien volontiers ; parce que par ce moyen-là, le père me payera le dédit de trente mille francs, et en vérité c'est tout gain. D'ORBE.

Comment ! on vous payera un dédit ? Vous n'y pensez pas ! C'est à vous à payer le dédit, suivant toutes les loix, et vous le payerez.

D'OLIBAN.

Non, d'Orbe, je l'en dispense, je me trouve trop heureux de pouvoir donner ma fille à celui qui la méritoit.

D'ANIÈRES.

Ah bien ! vous étiez là donc ! Il y a donc de la tricherie dans tout celà ! D'OLIBAN.

Non, il n'y a que de la raison. C'est M. d'Orbe que ma fille aime ; donc il est clair que c'est le seul époux qui lui convienne. Il saura la défendre lui : c'est un brave militaire. Tant pis pour vous, si vous ne l'avez pas mis à même de la conquérir.

D'ANIÈRES.

Faudra-t-il payer le dédit ?

D'ORBE.

Non, mais il faudra assister au repas de noces qui va se faire tout-à-l'heure. Justement, voici Pétronille qui vient nous l'annoncer.

PÉTRONILLE.

Justement, monsieur l'aimable sourd.

D'ORBE.

Nous y allons, mon enfant.

SCÈNE DERNIERE.

TOUS, ARRIVE Mme. LEGRAS.

Mme. LEGRAS.

Eh bien ! messieurs et dames, qu'attendez-vous? Le déjeûné est prêt. Vous êtes tous contens, à ce qu'il me semble.

D'ORBE.

Tous. *Montrant d'Anières*, même monsieur.

ISIDORE.

Ah ça mon frère, j'espere que vous ne tarderez pas à penser?

D'ORBE.

Je vous entends. Saint-Firmin, donne-moi la main.

SAINT-FIRMIN.

Qu'en veux-tu faire?

D'ORBE, *la mettaut dans celle de sa sœur.*

La mettre à sa place, et qu'elle n'en sorte plus.

ISIDORE.

Pas plus qu'il ne sortira de mon cœur.

SAINT-FIRMIN.

Vous me volez, adorable Isidore, mais j'aurai ma revanche.

D'OLIBAN.

Je ne sais pas ce que pensent les vieillards, en voyant le bonheur de la jeunesse. Mais j'atteste, moi, que je rajeunis, quand je la vois sagement heureuse.

D'ANIÈRES.

Eh bien, regardez-moi et rajeunissez, car je suis sage de ne point me marier, et parconséquent heureux. Allons déjeûner.

D'OLIBAN.

Allons, mes enfans, je ne suis point amoureux, mais j'ai faim. Je me prête à vos plaisirs honnêtes. Prêtez-vous aux miens, et ne nous séparons jamais. *A d'Orbe.*

Vous voilà, mon fils, puisque je vous donne ma fille. Je ne vous recommande pas son bonheur, c'est le vôtre. Saint-Firmin, soyez notre ami, et que cette charmante sœur de ma fille soit toujours près de son cœur. Si vous avez des enfans, comme je l'espère, évitez l'erreur dans laquelle j'allois tomber. Unissez l'ame à l'ame, et vous et vos enfans, serez tous heureux.

Fin du troisième et dernier Acte.

72125